

Mircea Cantor à l'affût du folklore

Pour sa carte blanche au musée de la Chasse et de la Nature, l'artiste roumain confronte ses vidéos et dessins à des masques rituels de son pays natal.

Têtes hirsutes à petites cornes, nez rouge ou chapeau, un «*marchand radin*», un «*bonhomme sans vergogne*», un «*ivrogne*», un «*cocu*» et un «*bonhomme laid*» accueillent le visiteur avec leurs bouillies insensées. Mais aussi un «*cochon*», un «*renard*» ou un «*ours*»... Fixés au mur comme des trophées, ces masques traditionnels roumains en fourrure animale (mouton, sanglier, chèvre, renard et crin de cheval) viennent tout droit du musée du Paysan roumain à Bucarest. Trésors ravissants et effrayants de Moldavie et de Transylvanie, fabriqués dans les années 60, ils auraient dû être détruits après avoir servi

lors des fêtes de fin d'année, comme le veut la tradition. Or, ils ont été préservés dans un pays qui très tôt a privilégié l'ethnographie. Les voilà aujourd'hui à Paris (III^e) au musée de la Chasse et de la Nature dans le cadre de la saison France-Roumanie et de la carte blanche donnée à Mircea Cantor, né en 1977 à Oradea (Roumanie), formé aux beaux-arts de Nantes et lauréat entre autres du prix Marcel-Duchamp.

Empreintes. «*Ce sont des raretés car aujourd'hui, les masques n'existent plus sous cette forme. Les matériaux ont évolué. On utilise beaucoup plus de plastique*», explique l'artiste qui aime «*leur spiritualité vernaculaire*» et leurs formes étonnantes. «*En Roumanie, la vie sociale est rythmée par ces rites. La tradition est vivante, pas muséifiée. Certes, les gens font du porte-à-porte pour obtenir un pourboire, mais aussi parce qu'ils y croient.*» Pourtant, les coutumes se perdent peu à peu. Au nord du pays, dans le Maramures où Mircea Cantor travaille avec des brodeuses

et des artisans, les processions de l'ours ont pratiquement disparu. Tout comme les vampires qui ont été décimés «*parce que l'on mange trop d'ail et parce qu'il y a trop de touristes*». De Transylvanie, Mircea Cantor a invité ses camarades peintres de l'école de Cluj à exposer leurs toiles sous les toits. Dans la salle d'exposition temporaire, les masques regardent en chiens de faïence les pièces de l'artiste : morceaux de tissu camouflage, brodés de cordes épaisses, tandis que ses dessins à l'encre reflètent les têtes pollues comme des ombres. Au milieu de la pièce, une paroi en verre casse l'espace en deux (*Breath Separator*, 2017). Orné d'un fil barbelé, dessiné avec les empreintes de l'artiste, l'hygiaphone géant délimite le terrain. «*La biométrie est le nouveau territoire de notre époque. Le corps devient une frontière percée pour l'intrusion autoritaire*», explique le plasticien qui s'intéresse aux frontières invisibles et aux luttes de pouvoir. La vidéo *Aquila non capit muscas* (2018), dans laquelle un aigle dressé plaque un drone au sol, illustre ce combat. Par ailleurs, la muraille en verre de *Breath Separator* n'est pas sans rappeler la vidéo qui l'a fait connaître, *Deeparture* (2005),



Un des masques présentés dans l'expo. PHOTO MUSÉE DU PAYSAN ROUMAIN DE BUCAREST

projetée à l'étage. Dans ce film, un loup et une biche se tournent autour et se reniflent de loin, sans jamais ni s'agresser ni s'approcher, au beau milieu d'un white cube.

Motif récurrent. A l'image d'aimants qui s'attirent et se repoussent, Mircea Cantor tisse un canevas entre art populaire et art contemporain,

tradition et modernité. Parfois décousu, parfois tenu. Pas étonnant que la corde soit un motif récurrent de ses pièces. Sculptée en bois, elle ornaît une église roumaine du XVI^e siècle dans laquelle l'artiste venait, enfant, et aimait la caresser. Pour prolonger ce lien, l'artiste a invité une troupe de Moldavie qui défilera le 21 février en

peau d'ours, de la Conciergerie au musée de la Chasse, afin de chasser les mauvais esprits.

CLÉMENTINE MERCIER

**MIRCEA CANTOR
VANATORUL DE IMAGINI,
CHASSEUR D'IMAGES**
Musée de la Chasse
et de la Nature, 75003.
Jusqu'au 31 mars.